# Journée des malades : la porte

Autor(en): **Long, Florence**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **8 (1978)**

Heft 3

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829298

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# LA PORTE

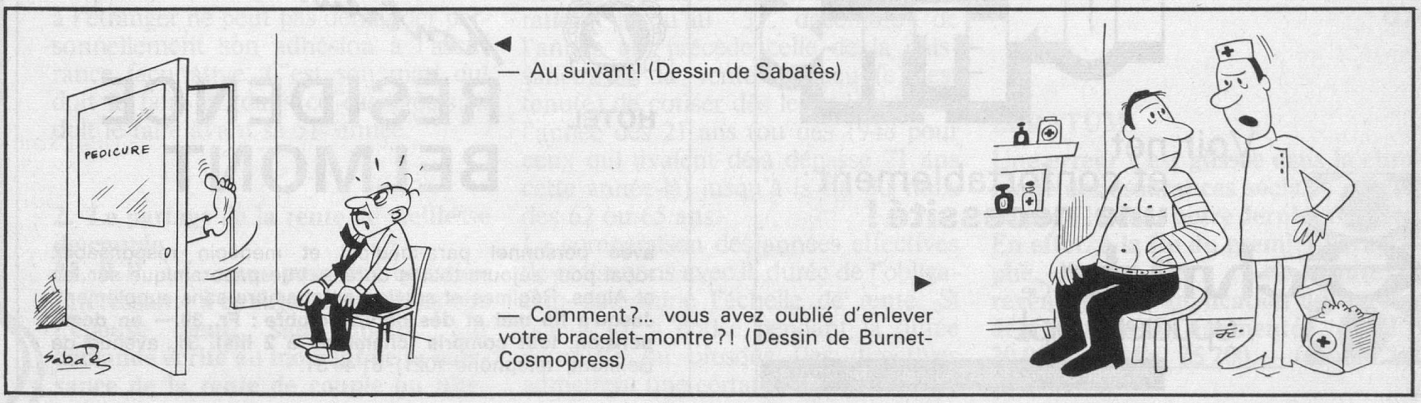
Six heures du matin. Depuis deux heures, les coqs se sont mis à chanter, les moineaux à piailler avec insistance, les hirondelles ont tracé leurs premières arabesques et le soleil a commencé à illuminer de jaune transparent les feuilles des arbres devant la fenêtre, raccourcissant ainsi la nuit bien longue.

La porte s'ouvre. Une jeune fille, vêtue de bleu, petite coiffe blanche, entre, sans un mot, elle distribue les thermomètres, ferme la porte et disparaît. On ne la reverra plus. Un quart d'heure plus tard, la porte s'ouvre: blouse bleue, coiffe blanche, une jeune femme reprend les thermomètres, compte les pulsations. Silence. Et disparaît.
Un peu plus tard, nouvelle entrée, blouse bleu plus vif, pas de coiffe, elle distribue les cuvettes, linges, savon, ferme la porte et s'en va. Mais miracle, elle, elle reparaît, reprend les cuvettes, etc. les range et disparaît. Quand la reverra-t-on?
Nouvelle entrée: deux aides-infirmières, blouses blanches, coiffe blanche, très absorbées par leurs problèmes personnels, elles refont les lits, tirent le drap et la couverture au-dessus de la tête du malade réduit au silence, à l'état d'objet, tout en continuant leur conversation fort passionnante: «On va refaire la peinture de la salle de séjour. Il faut assortir les rideaux. Tu sais, l'Antoine, il se marie le 29, il épouse la Clotilde au Fernand. Tu comprends, avec leurs vélomoteurs, ils sortent dans les villages, ils ont plus d'occasions que nous. Ah!...» Elles ont bien tiré la couverture, elles sortent de la chambre en poursuivant leur dialogue, sans même avoir pensé qu'elles ont aperçu un être vivant, sous les couvertures.
La porte s'ouvre de nouveau. Une personne, en vert, cette fois, sans coiffe, entre, distribue les plateaux du petit déjeuner. Elle aussi, on a la chance de la voir revenir un peu plus tard, reprendre les plateaux puis disparaître à son tour.
Cette porte serait-elle donc un gouffre?
Attente.
La porte s'ouvre. On le savait. Depuis un moment l'aspirateur grondait dans la chambre d'à côté. Une femme en gris passe l'aspirateur et s'en va. Une autre revient, mais est-ce la même. Non celle-ci passe la serpillière, mais elle chante, de tout son cœur, un peu faux, elle chante pour oublier la nostalgie de son pays de soleil, d'espace, de grandeur et de fierté. Elle essaie même de nouer un contact: «Ya va?»
Bientôt 10 heures. Personne ne s'est encore inquiété de votre sommeil, de votre nuit, de votre état. On est à l'heure du progrès, voyons, tout est noté dans des dossiers. On n'a plus besoin d'échange de paroles.
La porte s'ouvre. Espoir. Une apparition blanche: une diplômée, elle tient un plateau à plusieurs compartiments et remet à chacun un petit godet avec les médicaments de la journée. De toute la hauteur de son diplôme, sans un sourire, elle disparaît derrière la porte.
Plus tenace que tout, l'espoir subsiste: la visite médicale. Le patron entre suivi de sa cour respectueuse. «Ça va, oui?», sans écouter la réponse, il consulte les dossiers, radios, analyses, examens, discute en termes techniques, serre la main et disparaît derrière la porte.
La porte reste fermée. La salle tombe dans l'apathie.

«Quelle heure est-il?» Combien de fois, cette question résonne-t-elle dans la pièce! Onze heures. Bientôt le déjeuner. Bientôt, toujours bientôt. Midi: bientôt les visites. Visites attendues, espérées.
Porte qui s'ouvre. Est-ce celui qu'on attend et qui ne vient pas ou celui qu'on n'attend pas qui vient?
Chères visites. Que d'espoirs, que de joies vous apportez! Ce mouvement de la poignée qui s'abaisse, la porte qui s'ouvre et masque encore l'arrivant. Joie aussi quand vous savez ne pas rester trop longtemps et repartir avant qu'on ne soit exténué...

Quelle heure est-il? Bientôt la nuit, la longue nuit. Et l'on se remet à attendre demain en espérant que la porte s'ouvrira sur un sourire humain en attendant la chanson de la jeune Espagnole. Consuela, Conchita ou Maria, vous êtes celle qui a le moins de diplôme, mais c'est vous qui apportez un rayon de soleil dans ces salles grises de journées monotones de l'hôpital. C'est vous qu'on sent la plus proche.

Florence Long




◄ — Au suivant! (Dessin de Sabatès)

► — Comment?... vous avez oublié d'enlever votre bracelet-montre?! (Dessin de Burnet-Cosmopress)